

Les faux plis de la culture





Avez-vous remarqué la douceur
 du temps, les 14, 15 et 16 avril dernier ?
 C'est la reine qui devait être contente !
 Et d'agencer illico le rose de son
 tailleur aux précoces tulipes de Sussex
 Drive. Et n'avez-vous pas trouvé le
 prince Phillip terriblement vieilli,
 pauvre prince-objet qu'on sort malgré
 lui ? Et... j'écrirais n'importe quoi, en
 fait, pour ne pas m'atteler à la dernière
 quadrature du cercle : rendre
 compte ici du colloque L'émergence
 d'une culture au féminin, qui avait lieu
 à l'Université de Montréal, mi-avril.

Y a-t-il quelque part une culture des femmes ? Une culture spécifique, vécue 1éjà en quelque Amazonie, perceptible maintenant entre les strates sociologiques, entre les lignes des discours philosophique, historique ou psychanalytique, ou encore - et ce serait une belle hypothèse - à créer au futur, de toutes nos) pièces ?

En trois jours, 13 conférencières et des centaines de participantes ont tenté de répondre à la question. Ce que je n'essaierai pas de résumer, plusieurs de ces discours ayant - hélas - volé trop haut pour moi ! Mais au-delà du langage universitaire et du décor paralysant des amphithéâtres, par-delà les micros sentinelles déterminant les sens trop univoque d'une parole difficile, j'ai vu s'ouvrir des éclaircies, dont voici un choix tout à fait arbitraire. En parallèle, des commentaires d'autres femmes observatrices.

Une première certitude : nous sommes toutes étrangères en cette culture mâle et dominante, en cette langue que toutes nous parlons avec accent (Nicole Brossard).

Françoise Collin, philosophe et écrivaine féministe belge, décrivit ainsi ce qu'elle appela le bilinguisme forcé des femmes :

« Il y a une condition/expérience commune aux femmes...) mais cette « culture » a été minorisée, dévaluée par la culture occidentale. Toute femme est bilingue : elle parle deux langues, celle des femmes et celle du monde institutionnel et masculin. Cette étrangeté culturelle n'est pas mauvaise en soi mais, pour les femmes, ce dualisme est dangereux, les deux langues étant par trop inégales. Nous sommes une minorité culturelle mais, contrairement à d'autres (noire américaine ou juive, par exemple), nous n'avons dans le passé pas de temps ou de lieu où cette culture aurait été dominante, entière, à l'état pur. Nous n'avons pas ce possible modèle historique, cet espace symbolique, ce lieu de retrouvailles (comme l'Afrique pour le Noir américain), où nous pourrions retrouver l'objet à l'état pur et nous y ressourcer. »

À défaut d'espace symbolique, n'y a-t-il pas dans le passé des modèles à retrouver, une possibilité de retrouvailles historiques ? Pour l'historienne québécoise Michèle Jean¹ il est urgent de refaire l'histoire des femmes :

« Pour pouvoir s'inventer, il faut d'abord se situer, trouver une identité personnelle (je) et collective (nous). Avec le travail des historiennes féministes radicales, on commence à percevoir le rôle actif des femmes dans une Histoire

toujours vue comme une suite de guerres et de luttes de classes.

« Comment a-t-on pu oublier en faisant l'Histoire la moitié de l'humanité, et d'ailleurs d'autres minorités non dominantes ? C'est une erreur méthodologique fondamentale ! Il faut donc réécrire le passé, mais d'une façon non linéaire, en y inscrivant le **temps long**, du quotidien et de la répétition, qui est celui des femmes. Il faut se re-mémorer. Que les femmes puissent s'identifier à des modèles exemplaires, à des héroïnes. Pas à des demi-déeses, mais à des femmes du quotidien et de la conscience, des femmes entre les femmes, ni à côté ni au-dessus. »

Invisibles dans l'Histoire, manquant de références auxquelles s'identifier, « les femmes sont exclues de la conscience des hommes et de leur propre conscience », poursuit Marisa Zavalloni,³ psycho-sociologue et organisatrice du colloque, « ce qui explique que l'infériorité réelle des femmes ait (aussi) un fondement psychique ».

Mary Daly,⁴ philosophe et théologienne américaine, va plus loin encore, en comparant les femmes à la caste des intouchables indiens : elles acceptent les valeurs des classes dominantes et croient les hommes. Par peur et manque d'estime pour elles-mêmes. Mais si l'ombre des intouchables peut être dange-

Illustration : Marie-Claire Marcell

reuse parce que contaminée, les femmes, elles, ne font même pas d'ombre... «L'absence des femmes des universités, des Eglises, de la télévision, etc. est une expérience de "nothingness".»

Suggérant aux femmes «d'être leurs propres créations», l'auteure de **Gyn/Ecology** invoque le *Wonderlust*, ce «torrent de l'énergie fondamentale des femmes», cette «race (aux sens multiples de course, race, mouvement) of female elemental beings» rapprochée des éléments fondamentaux et sauvages : le feu, l'eau, le vent, la terre.

QUELQUES MOTS SUR MARY DALY

Dans le domaine conceptuel, Mary Daly est une artiste ; ses outils de travail sont les mots. Lorsqu'elle s'attaque à des concepts établis, elle en fait le tour, de façon à nous faire réagir à des concepts définis d'un point de vue masculin que nous avons l'habitude d'accepter d'emblée. Par furtivité de la parole, elle nous rappelle qu'il nous faut trouver pour nous-mêmes l'inspiration et la force propres à créer une réalité bien féminine. Et que dire de la générosité qui émane de sa démarche !

SHULAMIT LECHTMAN
SARA LEE LEVINSON



Mais ce rappel de la Nature, des liens des femmes à la Nature, ne plaît guère, plusieurs s'en méfient. Louky Bersianik² écrivaine québécoise : «Méprisant ou élogieux, le coup de la Nature nous enferme.» Marie-Josée Chombart de Lauwe³ psycho-sociologue française : «Je crains la dichotomie ramenant la femme à la nature, l'homme à la société. La femme est déjà le mythe de l'homme... Les femmes ont un moi à se créer ailleurs que sur un plan mythique, ailleurs que dans le passé des origines. A chercher dans l'imaginaire, il y a un danger de mythification, de marginalisation ; c'est dans la réalité qu'il faut chercher l'utopie du futur.»

Françoise Collin partage le même scepticisme : «A la recherche d'un lieu propre, nous avons donc, souvent avec excès, cherché ailleurs ce lieu : dans le corps féminin, dans l'écriture du corps, dans le rapport mère-fille, dans une nouvelle mythologie... Mais il y a danger, là, de reconstituer une nouvelle norme, un système obligatoire et dictatorial, danger de passer de la mythologie à l'idéologie.

«En fait poursuit-elle, certains des effets de notre dépendance culturelle sont positifs : parce que minorisées, exclues de la production de l'Histoire, nous pouvons porter sur le monde un regard plus critique (nous y sommes moins impliquées) et suggérer plus d'invention (nos réserves de création ne sont pas épuisées).

«Nous devons retrouver dans l'héritage culturel mâle, dit «universel», les traits spécifiquement féminins, donc assumer cet héritage, mais en le détournant au moyen de notre troisième œil. Ne pas brûler tous les littérateurs, tous les philosophes, mais en faire une re-lecture, une double lecture. Bref, faire un pli dans la culture. Une culture au féminin serait ce pli sexué dedans la culture globale, et non pas définie seulement en opposition aux caractères de la culture masculine. Cette culture est riche parce que non encore définie.



Mary Daly

Photo : Denyse Couatu

«Nous ne sommes pas une race, une nation, une religion. Je ne crois plus à l'unanimité des femmes, mais plutôt à l'affirmation et à l'échange de nos singularités. Nous n'avons pas d'Eden ou d'Israël derrière nous mais, devant nous, toutes les femmes. La culture des femmes est dans l'avenir, construite dans l'enjeu du présent.»

Pour l'écrivaine française Michèle Causse il ne suffit pas de taire une re-lecture de la culture globale, il faut «opérer une totale refonte du donné», et quêtes femmes créent leur identité nouvelle «hors du lieu de soustraction, cessant d'être des produits, se prenant comme norme, comme tout».

Elle dit : «Les choses naîtront des mots. Les corps se lèveront des mots. L'élément linguistique se révélant aussi matériel que le corps qui le produit. A cela près que l'Histoire, à mon avis, n'est pas pertinente quant à la femme. Événementielle, politique, contée par les hommes, elle forçât le vécu et la création des femmes, rebelles ou victimes, qui toutes ont éclairé, illuminé, inspiré et alimenté une scène prévue pour leur éviction. Dès lors, l'honneur des femmes passe par cette résistance à l'Histoire qu'est notre mémoire, seule capable de juger ce qui fait histoire pour nous et ne fut jamais consigné.»

Les mots, donc. Pourtant, continue Nicole Brossard⁴... nous sommes encore incapables de nous prendre aux mots, c'est-à-dire au sérieux. (...) Cette langue étrangère qui pourtant nous habite familièrement, nous la parlons toutes avec un accent. (...) Coïncées entre le sens pour nous donnons à la réalité et le non-sens que constitue pour nous la réalité patriarcale, nous sommes le plus souvent forcées d'adapter nos vies à la traduction simultanée que nous faisons de la langue étrangère. La posture est

inconfortable. L'environnement hostile. Comment donc **faire sens collectif**? Car c'est, je crois, ce dont il s'agit lorsque nous posons la question d'une culture au féminin. Comment assurer l'échange entre nous, comment faire circuler nos pensées, nos corps, nos émotions, bref notre subjectivité de manière à ce que celle-ci puisse se conjuguer en objectivité? Il faut une base minimale d'entente sur le sens à donner aux mots pour que nous puissions songer à l'émergence d'une culture qui nous ressemble. Cette base d'entente, je l'appelle notre territoire imaginaire à partir duquel nous devons prendre élan. (...) Ce territoire serait donc constitué de la subjectivité féminine traversée par une conscience féministe. (...) L'émergence dépend de l'énergie que nous générerons. Personnellement, je ne crois pas qu'elle s'élève dans la culture patriarcale.»

C'est que **l'Intégrales**, invoquée par Nicole Brossard, cette figure tridimensionnelle de nous, «surgit du volume de nos pensées», est radicale. Elle se bâtera dans les ruptures.

Par quelques cercles au tableau noir, Brossard explique : la culture au féminin est une spirale débutant à l'intérieur de la bulle fermée du sens patriarcal, puis le transgressant. Passée la ligne de transgression, nous sommes dans le non-sens, forcées d'inventer, et même quand la spirale réintègre la bulle du sens patriarcal, nous lisons désormais ce sens autrement pour le transformer, créant ainsi une autre civilisation.

Bien sûr, il est dangereux de transgresser le sens patriarcal: «tout peut s'achever dans une camisole de force ou se poursuivre dans une oeuvre.»

Pour Daly, Causse, Brossard, Collin, Bersianik, entre autres, une culture au féminin ne pourra être que «traversée d'une conscience féministe», c'est-à-dire radicalement autre. Ce positionnement

unanimité développée en trois jours de colloque devait être sérieusement relativisée par Danielle Latontaine? sociologue : «On voit effectivement l'émergence d'une nouvelle configuration culturelle. Mais elle n'est pas due seulement aux femmes et/ou aux féministes. Cette nouvelle sensibilité que l'on observe dans plusieurs lieux de société, sciences humaines, lieux de recherche, les

femmes en sont des agents (sic) majeurs, mais non pas les agents uniques.»

Une semaine plus tard, dans *Le Devoir*, Andrée Ferretti approuvait cette vision plus globalisante, s'en servant pour appeler à la convergence/réconciliation, à la nécessité de travailler avec les hommes à l'émergence d'une Nouvelle Culture. En un sens, madame Ferretti a bien raison : la conscience féministe est risquée.

Je préfère, quant à moi, croire que le féminisme contient aussi une révolution culturelle. Encore là d'accord avec Françoise Collin, déclarant au (même) *Devoir*, à la même dame Ferretti: «C'est dans l'imagination créatrice que réside la nouvelle force révolutionnaire. Aucune force en soi, cependant, n'est révolutionnaire si elle n'est animée par une conscience et un projet révolutionnaires. Sans la conscience féministe, le pouvoir créateur des femmes risque d'être mis au service des pouvoirs traditionnels.»

Alors que ce pouvoir créateur des femmes, justement, est de plus en plus visible, dans les librairies, les galeries et même dans les musées, des participantes devaient déplorer l'absence de l'art des femmes, comme une des lacunes importantes du colloque.

Selon Claudette Auriol-Boyer, «ce colloque, organisé dans les structures patriarcales, universitaire, non-lesbien, est une contradiction : il n'inclut pas les pratiques artistiques, qui sont pourtant l'un des lieux où se fait actuellement et visiblement une culture au féminin.»

A moins que le discours lui-même, le fait de parler de la culture soit lui-même une manifestation de cette émergence?

En fait, inutile de triompher trop tôt. Comme le disait Louise Forsyth, professeure de français à London, Ontario: «Même si l'expérience du colloque a été

positive, je pense qu'il ne faut surtout pas oublier les conditions économiques et politiques cernant notre possible culture. Il ne faut pas nier la réalité des problèmes que nous crée le patriarcat. Le Librairie des femmes est en train de fermer, à Montréal, nous vivons dans l'attente d'une guerre nucléaire, etc. Mais je crois aussi en l'importance d'un langage qui nous soit propre, incarné entre autres dans la

pratique artistique. Car si les oeuvres existent - comme le Dinner Party et la Chambre Nuptiale -, le patriarcat ne pourra les nier, ni ce qu'elles révèlent.»

FRANÇOISE GUÉNETTE



Photo : Denyse Coutu

1/ Françoise Collin : fondatrice des Cahiers du GRIF (Groupe de recherche et d'information sur les femmes) et de l'Université des femmes de Bruxelles. Professeure de philosophie, elle dirige aux Editions de Minuit la collection GRIF.

En guise de dernier commentaire, puisqu'il ne faut surtout pas «conclure», voici, par Thérèse Dumouchel, fidèle et passionnée participante, une

Dérive a colloque sur l'émergence d'une culture au féminin

Une rencontre importante. Des communications souvent riches, soucieuses de questionner les sciences humaines dans leur interprétation du féminin, soucieuses d'y lire notre dissolution dans le masculin. Des paroles de vérité, aussi, assumant tous les risques d'affirmation d'une subjectivité au féminin. Je souhaite que ces communications soient publiées. Puisque d'autres en donnent un compte rendu dans ces pages, je me limiterai ici à une réflexion sur la forme.

Plusieurs participantes ont été dérouterées par le «discours universitaire». Une réflexion subtile et complexe rattachée à tout un ordre de questions découpées dans le champ d'un savoir, ce n'est pas facile à vulgariser sans pertes. Mais, de toutes façons, un colloque est une rencontre de gens savants entre eux - tou-



Nicole Brossard et Michèle Causse

Photo : Denyse Coutu

jours une majorité d'hommes - et le problème de l'accessibilité au langage ne s'y pose même pas-

Plusieurs femmes sont pauvres sans être pour autant privées de ressources intellectuelles. Des frais d'inscription fixés selon la vieille formule élitiste masculine travaillants (à revenus moyens)/étudiants excluait toutes ces femmes. Les universitaires, dont les frais d'inscription et de séjour sont payés par les institutions auraient pu, par une contribution personnelle, compenser pour les autres.

Les femmes ayant toujours été confinées aux lieux privés de la parole, plusieurs sont incapables de s'exprimer dans un amphithéâtre. Le bon vieux rapport typiquement masculin de ceux qui jouissent du pouvoir de la parole et de celles qui le subissent s'est répété. Un désir de partage a été clairement exprimé la dernière journée, confirmé au vote et tout simplement ignoré des organisatrices. Dénibien masculin i.e. phallocentriste de nos besoins et de nos désirs.

Ilya, il me semble, une terrible contradiction à organiser une rencontre sur l'émergence possible d'une culture au féminin sans avoir questionné les rapports phallocentristes qui déterminent le type d'événement culturel qu'est un colloque. Pour moi, une culture au féminin émergera des valeurs de vie dont nous faisons l'expérience et qui nous constituent différentes. Une culture rejetant les rapports de maîtrise et de pouvoir qui ont institué le Règne du Phallus auquel aspirent, entre autres, les universitaires. Et tous ceux et celles qui ont intériorisé ce modèle. Un colloque sur l'émergence d'une culture au féminin, c'est une contradiction dans les termes.

THÉRÈSE DUMOUCHEL



Andréa Yanacopoulos, Marie-Josée Chombart de Lauwe, Michèle Jean et, au micro, Danielle Lafontaine.

2/ Michèle Jean : co-fondatrice du tourna « Têtes de pioche (1976-79), auteure de Québécoises du 20e siècle, ex-présidente de la Commission Jean. Prépare avec d'autres une Histoire de la condition féminine au Québec des origines à 1980.

3/ Marisa Zavalloni : professeure de psychologie sociale à l'Université de Montréal, organisatrice du colloque L'émergence d'une culture au féminin.

4/ Mary Daly : philosophe et théologienne. Auteure entre autres de Beyond God the Father, et Gyn/Ecology.

5/ Louky Bersianik : écrivaine québécoise, auteure entre autres de L'Euguéllonne (1978). Le pique-nique sur l'Acropole(1979)



6/ Marie-Josée Chombart de Lauwe: Psycho-sociologue française, maître de recherche au CNRS. Auteure de nombreux ouvrages.

7/ Michèle Causse : écrivaine française (L'encontre, Ecrits, Voix d'Italie), elle a traduit en français plusieurs féministes américaines dont Ti-Grâce Atkinson, Mary Daly et Adrienne Rich.

8/ Nicole Brossard : écrivaine et éditrice québécoise, auteure de L'amer (1977), Le sens apparent (1980), Amantes (1980). Cofondatrice du journal Les têtes de pioche, fondatrice de L'Intégrale éditrice.

9/ Danielle Latontaine: sociologue, professeure à l'Université du Québec à Rimouski.